

XYZ. La revue de la nouvelle

Sombre coulée

Marie-Eve Desrochers Hogue



Number 68, Winter 2001

Jeunes nouvelliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3993ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrochers Hogue, M.-E. (2001). Sombre coulée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 32–38.

Sombre coulée

Marie-Eve Desrochers Hogue

Il m'est arrivé parfois de me retourner brusquement avec la sensation qu'on était en train de m'épier, de ne voir personne et de sentir pourtant que la solitude qui m'entourait était un fait tout récent, que quelque chose de fugace avait disparu, comme si un léger frisson continuait à vibrer dans l'atmosphère.

Le tunnel, Ernesto Sabato

Sur le comptoir, une flaque mince s'élargit. La cafetière a une fuite. De la vapeur s'échappe par tous ses interstices et disparaît dans l'ombre projetée par les armoires. Cet obscurcissement et l'éclairage cru de l'hiver pénétrant par la porte-fenêtre tranchent en diagonale la cafetière.

La flaque est un lac plus que calme, à midi.



Tantôt, la cour était d'un noir... Le lampadaire, dans la ruelle, s'allumait par intermittence. La masse des genévriers, sous cette fausse lune, se découpait alors. Les formes devenaient espionnes.

Sans cesse, je tournais la tête vers la serrure, un carré rouge. Ma maison toujours imperméable, je me disais : « Tu t'inventes des peurs. » Mais je laissais tout de même assis face à la vitre mon reflet de statue.

Le ciel a mué en gris. Le sol a pris la couleur de la chair bleuie par le froid. Puis le ciel a accaparé ce bleu de poudre, la neige est devenue blanche, brillante, avec des dunes aux pentes douces. Les genévriers ont retrouvé leur vert, les hangars leur argent, les rideaux orange de la voisine, leur violence.

Le jour s'avancait sur le plancher de bois troué par les talons, écorché par les sabots des chaises. Il s'avancait sur la table, sur la page nécrologique du journal d'hier, sur mes mains posées dessus. Sur mes bras. Leurs poils blonds me sont apparus, un instant, comme un champ, la clarté m'a frappé au visage. J'ai ramené les mains sur mes yeux. La journée a commencé, tachée d'encre.

J'ai cassé le silence grâce aux voix de la radio et suis restée debout, parmi elles, attendant qu'elles brisent aussi l'immobilité des lieux. Une porte s'est ouverte. Pour m'en assurer, j'ai coupé le son et ma respiration. À bord de ma cage thoracique, agrippée à mes côtes de fer froid comme aux chaînes d'une balançoire, je me suis enfoncée dans ma propre prison.

Des pas ont suivi.

J'ai tendu l'oreille, entendu des tuyaux s'animer et se taire et mon père, à l'étage du haut, martelant la paroi. Ni les murs, ni les planchers, ni la peau tirée sur ma poitrine ne retenaient les bruits. Ils les conduisaient à moi. D'un bout à l'autre, son boitillement, son souffle de nez bouché, mon aorte comme un chœur de tambour, jouaient de plus en plus fort.

J'ai rallumé la radio pour me rassurer.

Des cascades de mots se terminant par des rires s'enchaînaient, s'affaiblissaient pour reprendre amplifiée leur joie d'être, ensemble, debout. Faisant écho à la rigolade, les bruits de tuyaux ont repris, de la chair caoutchouteuse a dérapé, encore et encore, sur la céramique du bain. Les pavillons de mes oreilles se rétractaient, entraient en entier dans leur vestibule. J'ai baissé le son. Perdu le fil de la conversation qui me liait au dehors, j'ai plissé les yeux. Fermé les yeux. Je me suis laissé entraîner par la chute. Vers le soufre en combat, au centre de ma terre, minée.

La cafetière coule davantage, au fil des jours. C'est un processus lent d'autodestruction.



Il y a deux semaines, j'avais vu une goutte sur le comptoir. Elle s'était évaporée. Le cerne m'avait scrutée. Ensuite, j'avais

remarqué une mare et cru à une maladresse de ma part. Distraitemment, je l'avais essuyée. Quelques jours plus tard, la mare était un lac. J'avais versé cinq tasses dans la cafetière. Il en restait quatre. J'ai compris. La cafetière avait une fuite. Les monstres avaient trouvé le moyen de s'introduire chez moi, malgré les serrures, malgré les portes étanches pour lutter contre le froid.

Ils couraient l'air.



Mon père est assis. Il tient ses lunettes de la main droite, pince l'arête large de son nez entre les doigts de l'autre. Les rides se creusent entre ses sourcils. Un avion volant bas fait une ombre au tableau, une autre, avant que les fenêtres n'ouvrent à nouveau sur la lumière.

Le téléphone sonne. Il lève le bras. Le téléphone sonne. Sa main approche. Le téléphone se tait. Le combiné dans la main : « C'est moi », dit mon père. Il écoute plus qu'il ne parle. Le beurre fait de l'écume dans la poêle. Je casse deux œufs. Leur consistance est de mercure, puis leur bave s'emmêle. Ma mère arrive, l'air soucieux. Je me demande pourquoi. Elle me répond, tout bas : « Ce sont les résultats de son examen médical. » « Ah », dis-je, en formant un cercle avec mes lèvres. Mais le son fige entre mon palais et ma langue.

La spatule aussi, entre ciel d'éther et prélat.

Je ne regarde plus mon père, plus ma mère. Je m'absorbe dans la fonte de la casserole, dans les blancs d'œuf bullés comme de la lave, dans l'élément rouge qui s'enroule autour. J'attaque un jaune avec ma fourchette. Le coulis serin s'enfuit, telle une larme thermique sur la joue lorsque l'hiver cingle.

L'autre soleil ne crève pas.

J'ignore les paroles de mon père. La poêle est ma maquette polaire. Le sang y bout sous la banquise. Dessus, un astre gît, crevé. L'autre le borde. Ici, la nuit dure. Des grains de poivre neigent sans relâche.

Pendant que. Mon père.



A grandi à côté de cheminées qui s'élevaient. Elles cendraient autour des raffineries. Les chats de gouttière, trop nombreux, on les plaçait dans une poche de jute, avec un poids au fond, souvent une roche. Un poids comme celui qui m'empêche de fermer l'œil la nuit, encombrant comme un cil. On les jetait dans le fleuve avec un remords, à cause de la poche qui ne pourrait plus servir. Car demain, il y aurait d'autres naissances, d'autres morts.

Plus tard, la mienne.

Cette fois-ci, on les bouclerait dans des sacs de plastique. Trois épaisseurs, pour être certain que leurs petites griffes ne les sauvent pas. Ils manqueraient d'air, déjà. Ce serait un avant-goût du fleuve. Ils se débattraient, si peu, avec leurs pattes maladroites. Et le lendemain encore, il y aurait d'autres assassinats, pétrés presque sans bruit. Froissements, miaulements faibles et... plouc.

Les dépôts de pétrole se refermeraient sur eux.



La flaque immense est un lac glacé que rien ne dérange. Dorénavant, je la laisse s'étendre, en me disant : « Tu t'inventes des peurs. »



La maison de Pierre était un recoin à chats. Il y cherchait sa poupée, allait à sa mère, craintif, pressentant une perte sans fin. « Maman... elle est où ?... » « Je l'ai jetée. C'est pas un jeu pour les gars. » Il s'enfuyait. Sa mère continuait à faire le lavage dans la bassine de métal. Elle frottait, coriace, puis alignait les vêtements perpétuellement gris sur les cordes qui occupaient les moindres angles. Un chat sautait par-dessus la plus haute, frôlait le plafond et un chandail, y laissant des empreintes d'encre.

Ici, les chats recueillaient les précipitations comme des gouttières.

Les rats étaient rares mais eux se multipliaient. Leur maître les rendait plus agiles que partout ailleurs, d'une souplesse envoûtante. Sa mère ruminait sans ouvrir la bouche et replongeait le chandail dans la soupe opaque. Elle l'en ressortait foncé.

À l'arête des murs, les chattes engrossées ronflaient.



Le garçon s'accroupissait pour se réfugier sous le balcon. Devant, il y avait le fleuve maussade comme les entours. Une bruine se déposait sur ses bras nus et ses genoux aux égratignures douloureuses, surtout lorsqu'il les pliait ou les déplaçait. Continuellement.

À travers leur rondeur, un os tendait la peau incrustée de gravier.

Mon père, enfant, je l'imagine ainsi. Mais ce bas-fond tranquillisant ne lui appartient pas. Il appartient à Luc et à moi, tapis. Sur la terre salissante, humide. L'odeur d'urine de chat comme un printemps, à croupir dedans. Le zip de son pantalon qu'il descendait jusqu'aux cuisses en se tortillant. Ma jupe, je la relevais avec aisance. C'était chacun son tour. « Si tu me la montres, je te la montre », « Non, si TU me la montres, je te le montre. » Il portait des culottes bleues. Les miennes étaient blanches et fleuries.

Mon amant d'enfance les préférerait à tout.



Pierre savait le sort qu'on avait réservé à sa poupée. Savait les sacs sacrifiés chaque jour au fleuve. Elle semblait, dans les courants froids de plus en plus vastes, le crâne rempli de cailloux. Lui, aurait su manquer d'air, comme les chats, mourir rapidement. Mais elle ne pourrait qu'attendre la dégradation, incapable de replier les yeux sur sa propre noirceur. Le dernier des refuges.

La poupée était en réalité couchée dans la poubelle sur des éclats de coquilles. On entendait grincer les mâchoires du camion de vidanges. Deux hommes le poursuivaient. Y lançaient tout sans discernement. Même les grandes amours.

Les nuits, lorsque Pierre s'étendait sur sa paillasse, des ventres se soulevaient contre lui, des poils envahissaient ses narines jusqu'à le suffoquer et, en lui, les chattes en chaleur gémissaient comme des femmes violées. Plus tard, il détesterait les chats, répondrait, indifférent, aux demandes larmoyantes de sa fille : « Je n'ai pas un cœur de père. J'ai un cœur de pierre. » Sa poupée dormait d'un sommeil de calme plat, lourd comme un galet, lisse. Elle l'y laissait entrer et il s'endormait enfin.

Mais maintenant...

Mon père raccroche le combiné. Je délaisse la poêle remplie de cendre de volcan. Il a changé la pose. Ses lunettes reposent sur son nez. Entre ses sourcils, il porte un fossé. Et il fait trembler si vite sa jambe ! « Puis, c'est quoi ? » dit ma mère. « J'ai un kyste de Baker à mon genou. »

À travers la porte-fenêtre, je vois un homme trapu vêtu d'un sarrau. Ses pas ont creusé une tranchée dans les dunes. Je le vois, de la tête aux cuisses. Il porte en bandoulière le nom d'une maladie. « Un monstre durant le jour », dis-je, sans voix. « Un kyste de Baker, c'est quoi ? » demande ma mère. « Pourquoi elle coule, la cafetière ? » dis-je, très fort.

Tout a commencé quand j'ai cessé de trouver le sommeil. Des nuits ont passé, immobiles et noires. Les cernes s'agrandissaient, me faisaient prisonnière. « Il y a trois tasses dans la cafetière, j'en avais versé cinq, hier il en restait quatre. » Demain. Il y aura d'autres naissances, d'autres morts.

« C'est un processus d'autodestruction. »

La poupée coule. Son crâne explosera comme le nôtre, investi de courants froids. « Quand ça devient grave, il faut opérer », dit mon père. Il n'y a plus de M. Baker dans la cour, plus de tranchée. Je me dis : « Tu t'inventes des peurs... » « Ce n'est pas encore grave », répond ma mère.

Mais il y a un chat maigre qui laisse des empreintes sur les pentes douces et qui ne s'enfonce pas. La radio dit : « Ne sortez pas. Il fait froid. Et ça glisse. » L'eau entre le comptoir et le réfrigérateur, jusqu'au sol, discrètement.

Dans la poêle, je regarde la banquise recouverte de cendre après l'éruption des cheminées. J'y vois un ciel nocturne, fumant, éclipant les soleils.

Ici, la nuit dure. Si froide qu'elle brûle.

Je ne veux plus de mon univers sinistré. J'abandonne la fourchette pour me battre à mains nues. Mes doigts se glacent au contact de la fonte. Je ramène mes mains à ma bouche.

La journée continue, tachée de cendre.

Mon nez, mes yeux, ma gorge picotent et coulent. Je crache noir et blanc et jaune. « Mon dieu, mon dieu », dit ma mère. Elle me fait boire de l'eau, froide l'eau, m'en emplit la tête. Dans les tuyaux, l'eau se cristallise, gonfle. « Parle-moi, parle-moi », dit ma mère. Mon père boite. J'entends son halètement de nez bouché, la radio, les gouttes qui pleuvent à mes pieds, trempés. Du givre apparaît sur mes bas de laine. « Parle-moi... » « Ce n'est plus une cuisine, ici, c'est une chambre froide », dis-je.

Le chat gratte à la porte-fenêtre.

Je cours me cacher sous la table, comme sous un balcon. Comme quand, Luc et moi, on oubliait que le monde continuait dehors, d'un bout à l'autre. En profondeur.

Les culottes baissées, on se fascinait l'un l'autre. « Qu'est-ce que tu fais là ! » crie ma mère. On se couchait, l'un contre l'autre. « Sors de là, sors ! » Nous respirions. L'odeur d'urine de chat comme un printemps. Je retournais chez moi quand venait la nuit, la main dans la poche, tenant serrée sa culotte bleue. « Sors ! » Sous ma robe, l'air froid passait entre mes cuisses, magnifique. Je m'arrêtais pour flatter « les chats doux »... Pourquoi maintenant ? « La peur... » Et les tuyaux qui fendent.

« Qu'est-ce que tu t'inventes ! » crie ma mère.